

ities in Budapest—all are presented in the final chapter and in the epilogue, coming to illustrate the difficulties surrounding the end of the war in this part of Europe.

The thoroughness of Professor Glenn E. Torrey's work is also demonstrated by the great variety of sources employed: various collections of documents from Romania, Austria, Germany, France, Russia, Great Britain, Italy, and the United States of America; many previously unpublished documents, general texts (Romanian and foreign), a large variety of studies and even memoirs belonging to the main participants in those events. Despite being inherently subjective, this final category of sources comes to shed new light on already familiar data and to take us into the minds of their authors, offering us glimpses of the plans they made amid those troubled events and of the manner they responded to defeat or victory on the battlefield.



---

## TRANSSILVANICA

CORNEL SIGMIREAN  
GHEORGHE  
COJOCARU

# Un mécène de la culture roumaine en Transylvanie : Vasile Stroescu

---

*« La Roumanie est devenue  
un pays de fonctionnaires :  
boursiers à la naissance,  
employés toute leur vie  
durant, retraités au  
moment de la mort. »  
(Vasile Stroescu)*

---

### **Cornel Sigmirean**

Professeur à l'Université Petru Maior  
et directeur de l'Institut de Recherche  
sociohumaine de Târgu-Mureș.

### **Gheorghe Cojocaru**

Directeur de l'Institut d'Histoire d'État  
et de Droit de l'Académie des Sciences  
de la République de Moldavie.

**L**A CRÉATION d'une culture nationale moderne au XIX<sup>e</sup> siècle a signifié pour les Roumains de l'ancien Empire des Habsbourg un pas important vers l'adoption d'un modèle de civilisation caractéristique de l'Europe occidentale. Après l'union religieuse des Roumains de Transylvanie à l'Église de Rome au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a conduit à l'apparition d'une couche mince de clercs, instruits dans les séminaires et les universités de Transylvanie, Hongrie, Slovaquie, Vienne et Rome, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle l'école et l'éducation sont devenues prioritaires pour la formation des élites roumaines. Du fait de vivre dans un État multinational, aux côtés de nations qui avaient une longue tradition sur le plan culturel, les Roumains

Cet article a bénéficié du support financier accordé dans le cadre du projet CNCS: PN-II-ID-PCE-2011-3-0841, Contrat n° 220/31.10.2011, le titre *Crossing Borders: Insights into the Cultural and Intellectual History of Transylvania (1848-1948)/Dincolo de frontiere: aspecte ale istoriei culturale și intelectuale a Transilvaniei (1848-1948)*.

ont été inévitablement marqués du modèle de la nouvelle société méritocratique, où l'éducation et le niveau des études étaient prioritaires. L'enseignement et l'école ont acquis une importance particulière dans la politique des élites nationales de l'empire. Une véritable compétition s'est déclenchée entre les diverses nations de l'empire en vue de la fondation de nouvelles écoles, de l'accession d'un plus grand nombre de jeunes aux études secondaires et universitaires. Si l'enseignement était devenu un enjeu, c'était aussi à cause de la politique du gouvernement de Budapest d'asservir le système d'enseignement aux intérêts de l'État hongrois, de transformer l'école en moyen d'assimilation des nationalités dans la grande nation politique hongroise. Dans le sillage des représentants de l'école « moderniste » – Ernest Gellner, Benedict Anderson, Anthony D. Smith – les créateurs des États nationaux étaient d'avis que l'école et généralement l'éducation ont joué un rôle fondamental dans la construction de la nation.<sup>1</sup>

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les gouvernements de Budapest ont mené une terrible politique d'institutionnalisation du système d'enseignement d'État, qui concurrençait les anciennes écoles confessionnelles. Véritables bastions de la préservation de l'identité nationale, celles-ci ont été soumises, après 1867, à un contrôle de plus en plus stricte de la part de l'État. L'enseignement roumain a subi non seulement l'impact du confessionnalisme, qui a conduit à des scissions selon des critères religieux et à l'apparition des écoles gréco-catholiques et orthodoxes, mais aussi celui du facteur social, les Roumains ayant des possibilités beaucoup plus réduites que les Allemands, les Hongrois ou les Juifs. Comme le réseau de gymnases roumains était assez modeste en Transylvanie – quatre gymnase supérieurs (Blaj, Beiuș, Brașov, Năsăud) et un gymnase inférieur (Brad) –, beaucoup de Roumains devaient étudier dans les gymnases d'État hongrois ou dans les gymnases confessionnels hongrois et allemands. En 1910 il y avait 50 gymnases en Transylvanie et 172 sur le territoire de toute la Hongrie historique.<sup>2</sup> Ainsi, 48,62% des étudiants ayant fait leurs études dans la Hongrie dualiste (de 1867 à 1918) avaient fréquenté les gymnases hongrois et allemands.<sup>3</sup> La situation était la même au niveau des études universitaires. Les dizaines de mémoires que l'élite roumaine avait adressés à l'empereur et au Ministère de l'Éducation de Vienne, entre 1850 et 1867, et aux gouvernements de Budapest, après 1867, n'ont pas réussi à convaincre les autorités de la nécessité d'une université où les étudiants pussent suivre des cours en roumain.<sup>4</sup> Par conséquent, les Roumains de Transylvanie et de Banat ont été obligés d'étudier dans les académies et les universités de la Hongrie historique, c'est-à-dire en Transylvanie, en Slovaquie et en Hongrie. Entre 1867 et 1919, 7 091 Roumains se sont inscrits aux institutions d'enseignement dans la Hongrie historique<sup>5</sup>, alors que de 1851 à 1919 plus de 1 900 Roumains ont étudié dans les universités d'Autriche, Allemagne, France, Suisse, Belgique, Italie et Angleterre.<sup>6</sup> Cependant la plupart des étudiants roumains de Transylvanie ont fréquenté les deux universités hongroises (de Budapest et

de Cluj). Entre 1867 et 1919, environ 2 000 Roumains ont étudié à l'Université royale hongroise de Budapest et 2 654 à l'Université de Cluj.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, à Budapest il y avait environ 200 étudiants roumains, dont la plupart étaient inscrits à l'université et les autres à la Polytechnique et aux deux académies (l'Académie de commerce et l'Académie de médecine vétérinaire).<sup>7</sup> Dans cette ville, les étudiants roumains se rassemblaient autour de la Société Petru Maior, fondée en 1862 par un groupe d'étudiants, dont Iosif Vulcan, le fondateur de la revue *Familia* (La Famille).<sup>8</sup> Cette société, véritable école d'éducation dans l'esprit de la culture nationale, a organisé des centaines de conférences sur des thèmes d'histoire nationale et de littérature roumaine, ainsi que des bals, des soirées, des concerts et autres activités de divertissement. Y étaient invités aussi bien les étudiants roumains de Vienne, Graz, Cluj que les représentants des étudiants serbes et slovaques qui étudiaient dans la capitale de la Hongrie, ainsi que les membres de la colonie roumaine de Budapest et les principaux leaders politiques.

L'événement mondain le plus important dans la vie de la Société Petru Maior a été le jubilé célébré en 1912. Les fêtes devaient être organisées en hiver, mais à cause du mauvais temps elles ont été reprogrammées pour le mois d'avril.<sup>9</sup> Toute cette manifestation a été mise sous le patronage des hauts hiérarques : le métropolitain de l'Église gréco-catholique, Victor Mihaly de Apșa, le métropolitain de l'Église orthodoxe, Ioan Mețianu, l'évêque de Gherla, Vasile Hossu, et l'évêque de Caransebeș, Miron Cristea. Parmi les participants, les principaux leaders roumains, principalement les députés dans le Parlement de Budapest, mais aussi les représentants des étudiants roumains à Vienne, Tchernivtsi et Cluj, ainsi qu'un grand nombre de familles arrivées de Transylvanie. Selon le journal *Românul* (Le Roumain), presque tous les trains en provenance de Transylvanie étaient bondés de Roumains.<sup>10</sup> Parmi les musiciens invités au concert organisé à cette occasion, Veturia Mureșan – la future épouse du poète Octavian Goga –, Anca de Barbu – directrice de l'Opéra de Timișoara pendant la période de l'entre-deux-guerres –, Lucia Cosma, Mme de Hervay, A. Voileanu etc. Le banquet tenu dans la grande salle du hôtel Pester Lloyd a été ouvert par George Pop de Băsești, le président du Parti National Roumain, qui a prononcé une allocution. Toute cette manifestation s'est achevée par un bal, qui, selon les dires de Petru Groza, a été d'une élégance hors du commun.<sup>11</sup>

**L**E GRAND mécène de Bessarabie, Vasile Stroescu, a figuré parmi les participants à cet événement anniversaire de la Société Petru Maior. Né en 1845, il est l'un des descendants du grand boyard Gheorghe Stroescu, de la région de Khotin. Après des études aux universités de Moscou, Saint-Pétersbourg et Berlin<sup>12</sup>, il entreprend un voyage à travers l'Europe et l'Afrique. En 1867 il devient juge au Tribunal de Khotin. Homme économe et sage, il a

tellement bien géré les plus de 9 000 ha de terres héritées de son père, qu'il est devenu l'un des plus grands propriétaires terriens de Moldavie, avec un domaine de 25 000 ha. Il avait plusieurs manoirs et possédait de nombreux troupeaux de bétail, de moutons, de chevaux. Une partie de sa fortune, il l'a allouée aux œuvres de bienfaisance. Comme les autorités tsaristes cherchaient par tous les moyens à l'empêcher d'aider les Roumains de Bessarabie, il est devenu un mécène des Roumains du Vieux Royaume et principalement de l'ancien Empire austro-hongrois. En Moldavie, il a fait construire 30 écoles, a créé un fonds de 200 000 lei-or destiné à la construction d'une cathédrale à Bucarest. Déposé à la Maison des écoles, ce fonds a servi à la construction de nombreuses écoles. Les livres de Ioan Slavici et les relations de son ami, Partenie Cosma, ainsi que les voyages entrepris en Transylvanie l'ont aidé à mieux connaître les Roumains de l'ancien Empire austro-hongrois, qu'il tenait pour « la partie la plus vigoureuse du peuple roumain ». Il a aidé l'Église gréco-catholique de Blaj à fonder un orphelinat et a financé de nombreuses écoles confessionnelles gréco-catholiques dans le milieu rural, versant 100 000 couronnes dans le fonds culturel de la Métropole. Ce geste l'a rendu digne d'estime, puisque ce n'était pas courant qu'un orthodoxe fit donation d'une somme aussi importante à l'Église gréco-catholique. Le seul à l'avoir fait c'est Simion Romanțai, originaire de Someșeni, fils de prêtre gréco-catholique, médecin en Moldavie. Celui-ci avait créé une fondation gérée par la Métropole de Blaj, qui accordait des bourses à la fois aux fils des nobles et des non-nobles, gréco-catholiques ou orthodoxes.<sup>13</sup> D'après le journal *Răvașul* (Le Billet) de Cluj, ce fait représentait « le geste historique de la conscience roumaine d'aujourd'hui ». En essayant de l'expliquer, le grand philanthrope de Bessarabie avouait : « Heureusement, la différence de confession n'est pas quelque chose qui puisse nous désunir. La nation roumaine, bien qu'appartenant à deux confessions différentes, reste unie et non-divisée lorsqu'il s'agit de ses aspirations nationales. Cette unité provient du fort sentiment national qui anime tous les Roumains et elle est partiellement le fruit de la dignité du clergé des deux confessions. »<sup>14</sup> Peu de temps après, Vasile Stroescu va faire don au Fonds culturel de l'Église orthodoxe de Sibiu de tout le capital déposé à la Banque impériale de Berlin : il s'agit de 165 000 marks allemandes et 104 obligations à 500 francs, soit d'un total de 52 000 francs.<sup>15</sup> La Métropole de Sibiu a partagé ce montant de plus de 200 000 couronnes entre les évêchés orthodoxes. L'Évêché d'Arad, par exemple, a reçu 65 669 couronnes, qu'il a transférées de la Banque Albina à la Banque Victoria.<sup>16</sup> De cette somme, 26 267 couronnes sont revenues au Consistoire orthodoxe d'Oradea, qui les a distribuées aux écoles de la zone de Bihor. Le grand philanthrope a ensuite contribué avec 5 000 couronnes à la construction de l'école de filles de Beiuș, inaugurée en 1912<sup>17</sup>, et a versé toujours 5 000 couronnes dans le fonds destiné à l'entretien des enfants pauvres

de Beiuș. Un total de 53 élèves ont bénéficié au fil du temps de la bourse Stroescu, dont Augustin Popovici, le père de l'écrivain Titus Popovici ; Pavel Malița, ancien avocat à Oradea et ancêtre du futur diplomate Mircea Malița ; Sabin Sala, parent du grand linguiste Marius Sala, membre de l'Académie roumaine.<sup>18</sup> Parmi les autres bénéficiaires des aides du boyard de Bessarabie, nous mentionnons les villages de Crâștior (qui en 1912 reçut 2 000 couronnes en vue de la construction d'une école à deux salles de classe et d'une maison à l'usage de l'instituteur), Arpășel (qui en mars 1911 reçut 500 couronnes destinées aux écoles de cette localité), Petid (qui reçut 200 couronnes pour son église).<sup>19</sup> Selon Sextil Pușcariu, Vasile Stroescu aurait fait don à l'Association culturelle de Sibiu de plus d'un million de couronnes.<sup>20</sup> Ce montant couvre, à notre avis, toutes les aides qu'il a allouées à la culture, à l'enseignement et aux églises de Transylvanie. Le fonds Vasile Stroescu créé pour le compte de l'ASTRA (l'Association transylvaine pour la littérature et la culture du peuple roumain) a attribué une bourse dans l'année universitaire 1916-1917 à un jeune Roumain qui étudiait la sculpture à l'école de sculpture d'Innsbruck.<sup>21</sup> Selon les estimations, plus de 200 écoles et 100 églises de Transylvanie ont bénéficié des aides « Stroescu ».<sup>22</sup> Cependant bien des aides accordées par le boyard Stroescu ont été faites sous le couvert de l'anonymat. Sa fortune est à l'origine de véritables légendes, dont celle qu'il n'aurait pas existé et que l'argent venait en fait du gouvernement de Bucarest, qui cherchait par ce moyen d'aider les Roumains de l'Empire austro-hongrois.

Pour les étudiants roumains dans la capitale de la Hongrie, la présence de Vasile Stroescu aux festivités de Budapest était l'expression du soutien qu'il accordait à la culture roumaine. D'ailleurs, dans une lettre adressée au Comité d'organisation du jubilé de la Société Petru Maior, le boyard roumain exprimait sa joie de participer à cet événement.<sup>23</sup> Il a pris part aussi bien au service divin officié à l'occasion du jubilé, qu'à la soirée dansante et au concert, étant enchanté par les jeunes cantatrices Voileanu et Hervay. En discutant avec un étudiant<sup>24</sup>, il a pris connaissance de l'état précaire des fonds de la Société Petru Maior – qui s'élevaient à peine à 15 000 couronnes – ainsi que de la vie difficile des jeunes roumains qui étudiaient aux institutions d'enseignement supérieur de Budapest.

Lors du jubilé, Emanoil Ungureanu, autre mécène des étudiants roumains, a proposé la construction d'un internat destiné aux étudiants roumains à Budapest. Une souscription a été lancée, qui a rapporté 20 000 couronnes. Enthousiasmé par l'idée de l'internat, l'homme politique Vasile Goldiș exprimait l'espoir qu'une nation de 12 millions de personnes, comme l'était la nation roumaine, pouvait aisément procurer plus de deux millions de couronnes. Plus réservé, Vasile Stroescu se montra sceptique à l'égard des Roumains du Vieux Royaume et surtout de la classe politique de Bucarest : « Ils ne savent pas donner ; ils savent seulement prendre. La Roumanie est devenue un pays de fonctionnaires : boursiers

à la naissance, employés toute leur vie durant, retraités au moment de la mort. » Faisant un bilan des Roumains de toutes les provinces roumaines, il doutait que les appels émotionnels pussent rapporter le montant escompté par Vasile Goldiș : « Les années passent, les besoins n'ont pas le temps d'attendre ; beaucoup de jeunes vont perdre leur santé et même leur vie à cause de la misère. Il faut faire quelque chose. » Il proposa la fondation d'un foyer pour étudiants et la création d'un fonds alimenté par donations, concerts, bals, d'où « les étudiants pauvres, qui font preuve de zèle, d'éthique et de talent » pussent recevoir des subventions. Le grand mécène fit le premier pas en ce sens, offrant 12 000 couronnes au foyer pour étudiants.<sup>25</sup> Le fonds créé devait prendre le nom de l'écrivain Ioan Slavici, dont le livre *Die Rumänen in Ungarn, Siebenbürgen und der Bukowina* (1881) lui a appris le plus à aimer les Roumains de Hongrie. À cette occasion, il fit un vœu aux étudiants de la Société Petru Maior : « Je souhaite à la société prospérité et tout le bien ; et aux jeunes Roumains santé, élan au travail, une longue vie heureuse, à leur profit et à celui de leur nation ; qu'ils s'abreuvent à l'aise et en bonne santé à la source inépuisable de la science, pour avoir une vie à la fois active et belle ; qu'ils n'oublient jamais leur humble origine, ni le bien qu'on leur a fait au temps de la jeunesse et qui les a aidés à rester à la surface : qu'à leur tour, ils ne restent pas indifférents devant les efforts des jeunes d'arriver à bon port, mais qu'ils fassent tout pour les aider. Toute mon estime pour la société, toute mon estime et mon amour pour la jeunesse roumaine, l'avenir de la nation. » Cette exhortation constituait un véritable testament pour les jeunes, à une époque où les gens croyaient plus que jamais à la culture, persuadés qu'elle était la source du progrès, la seule à pouvoir aider les individus et les communautés à gagner leur liberté.

Esprit généreux, Vasile Stroescu a accordé des subsides non seulement aux étudiants roumains à Budapest, mais aussi à ceux qui faisaient leur études à Cluj. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, plus de 200 jeunes roumains étudiaient à l'Université de Cluj. En 1912, il y avait 257 étudiants roumains, soit 12,14% du total des étudiants inscrits à l'université. Dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, la presse roumaine de Hongrie a soulevé la question de la fondation d'une bibliothèque roumaine à l'usage des étudiants roumains de Cluj. Plusieurs institutions et hommes de culture de Hongrie et de Roumanie ont fait des donations de livres à cette fin. Alexandru Mocioni, homme politique et l'un des Roumains les plus aisés de Hongrie, fit don de 15 exemplaires de l'œuvre de V. Păcățian, *Cartea de aur* (Le livre d'or). Dans le même esprit, le poète Octavian Goga publia dans *Tribuna* (La Tribune) un pathétique article qui s'intitulait « Les enfants de personne », par lequel il essayait de sensibiliser la société roumaine à la réalisation d'une collecte publique en vue de la création d'une bibliothèque destinée aux étudiants roumains de Cluj.<sup>26</sup> Octavian Goga n'oublia pas de rappeler l'appel lancé dans

la même gazette par deux étudiants de Cluj au sujet de la fondation d'une société culturelle des étudiants roumains dans cette ville transylvaine. L'ancienne Société Iulia, créée en 1872 à l'initiative du professeur Grigore Silași par les étudiants roumains à l'Université de Cluj, a été dissolue en 1884 sur l'ordre du ministre de l'Intérieur, Kálmán Tisza.<sup>27</sup> Face à l'appel répété des étudiants de Cluj à la fondation d'une société culturelle, le gouvernement leur a recommandé de s'inscrire dans la société hongroise Egyetemi Körü.<sup>28</sup> Octavian Goga rappelait aux lecteurs de *Tribuna* que 300 étudiants roumains vivaient dans une ville de l'aristocratie hongroise, étudiaient à l'université hongroise, sans nul contact avec la culture roumaine, sans bibliothèque, se voyant ainsi menacés de dénationalisation : « Pauvres comme ils le sont, ils ne peuvent pas s'acheter des livres, pour y découvrir les monuments de pensée de la nation-mère. Ils ne peuvent lire même pas un journal, pour sentir dans leurs jeunes poitrines les douleurs et les joies de tous les jours ; ils n'ont pas d'accès au temple de l'unité spirituelle qui est le grand corps national. » Il offrait l'exemple des pays occidentaux, où les gens avaient contribué à la fondation d'une bibliothèque publique :

*Dans les pays d'Occident, en Écosse par exemple, toute ville, quelque pauvre qu'elle soit, possède une bibliothèque publique où quiconque peut lire un livre. Il s'est trouvé dans chaque lieu un homme qui, ayant la chance de faire fortune et conscient de l'importance de la presse par ces temps troubles, a renoncé à une partie de son argent pour mettre les bases d'une bibliothèque à l'usage de son proche. Ce que le milliardaire Carnegie a fait pour Édimbourg et plusieurs villes d'Écosse, d'autres gens l'ont fait avec des moyens plus modestes dans n'importe quel pays de ce monde ; et ce n'est qu'au moment où dans l'une de ces « library » on voit des paysans aux manches retroussées lire les poésies de Burns qu'on peut comprendre les secrets du progrès d'un peuple qui domine le monde.*

Goga mettait tout son espoir dans le grand propriétaire terrien et homme politique Ioan Miha, invité à devenir « le parent de ces enfants de personne qui allaient porter sur leurs épaules le sort de la nation ». Impressionné par la condition des étudiants de l'université de Cluj, Vasile Stroescu transmettait de Paris, le 25 décembre 1910, une lettre ouverte au poète Octavian Goga, qui serait publiée dans la gazette *Tribuna*, dans laquelle il déplorait le sort de ces jeunes et recommandait la fondation d'une société des étudiants roumains à l'Université de Cluj.<sup>29</sup> « Les sociétés » – montrait Vasile Stroescu – « sont les plus autorisées à faire des collectes de fonds, par des appels lancés dans la presse, l'organisation de concerts, de représentations théâtrales, de bals sous le patronage des nobles dames de la société. » Il donnait en ce sens l'exemple des universités de Russie, où des associations étaient créées suivant le lieu d'origine des étudiants, telles la société

des étudiants de Bessarabie, la société des étudiants de Caucase etc. Vasile Stroescu fit une donation de 10 000 couronnes en vue de la fondation d'une société des étudiants roumains à Cluj et d'une bibliothèque.<sup>30</sup> De Paris, où il se trouvait à ce moment-là, il adressa une lettre à l'homme politique Ioan Mihiu, pour lui annoncer le transfert dans son compte de ces 10 000 couronnes destinés au fonds de la bibliothèque.<sup>31</sup> Il faisait aussi quelques commentaires en marge de l'article de Octavian Goga : « Cette dénomination [les enfants de personne – n.n.] devrait être généralisée à tous les Roumains, qui sont comme un troupeau de moutons sans bergers. Il y a beaucoup à faire, des moyens on pourrait en trouver, mais l'important c'est d'avoir un dirigeant éclairé, plein d'énergie, qui ait la volonté d'imposer des projets et de les mettre en œuvre. » Après avoir reçu la donation, Ioan Mihiu s'adressa au comte István Tisza, pour lui annoncer qu'un certain monsieur Stroescu, qui vivait à Paris, mais qu'il ne connaissait pas personnellement, lui avait envoyé 10 000 couronnes en vue de la fondation d'une bibliothèque à l'usage des étudiants roumains de Cluj.<sup>32</sup> Ce n'était pas par hasard qu'il faisait appel au comte Tisza. Selon l'historien américain Keith Hitchins, cet homme politique hongrois, chef du Parti National du Travail, avait en 1910 invité Ioan Mihiu à démarrer des négociations avec les leaders politiques roumains en vue de « l'intégration de l'élite de la société roumaine dans la structure de la vie sociale et politique hongroise ». <sup>33</sup> Par conséquent, Mihiu voulait consulter Tisza au sujet de cette donation. « L'intention de Stroescu – noble, sans doute – ne peut se réaliser que dans le cas où vous pourriez transférer le montant reçu à un comité constitué à cette fin et approuvé par les autorités. » Deux étaient, à l'avis de Ioan Mihiu, les possibilités de le faire. La première serait de fonder à Cluj un cercle ou une association littéraire roumaine, dont les statuts aient l'approbation du Ministère de l'Intérieur. Une telle société existait déjà à Budapest, affirmait Mihiu en faisant allusion à la Société Petru Maior. La deuxième modalité concernait l'organisation dans le cadre de l'université, avec l'avis du Sénat et du Ministère de l'Intérieur, d'un cercle littéraire et scientifique des étudiants roumains. Dans le cas d'une réponse favorable de la part de Tisza, Mihiu se montrait prêt à s'impliquer dans la fondation d'une institution capable de gérer la donation. « Si ce n'est pas possible » – disait Ioan Mihiu – « il ne me reste qu'à rendre l'argent à ce monsieur, puisque son intention ne peut actuellement se réaliser sous une forme légale. »

La contribution de Vasile Stroescu a encouragé les étudiants de Cluj à organiser au début de l'an 1912 un concert de bienfaisance, destiné à compléter la donation faite par le boyard roumain à la bibliothèque des étudiants. Parmi les participants à ce concert, les hommes politiques Ioan Mihiu, Teodor Mihali, Alexandru Vaida-Voevod, Vasile Goldiș, Partenie Cosma, Nicolae Onicescu, Anton Mocioni, Vasile Lucaciu et Ștefan Cicio Pop. Le concert a été une réussite, rapportant 4 766 couronnes.<sup>34</sup>

Peu de temps après cet événement, une lettre signée Andrei Bârseanu, président de l'ASTRA, et Octavian Tăslăuanu, son secrétaire, annonçait au directeur de la filiale de Cluj de cette association le feu vert donné à la création du Fonds de la Bibliothèque universitaire Vasile Stroescu.<sup>35</sup>

C'est ainsi que commença à Cluj l'histoire du premier fonds de livres roumains, grâce à la contribution essentielle d'un Roumain de Bessarabie, à ce moment-là province de l'Empire russe. La création de ce fonds dans le cadre de l'ASTRA prouvait que l'intention de Mihaela de fonder une association à Cluj, comme Vasile Stroescu l'avait recommandé et les étudiants roumains l'avaient espéré, n'a pas été approuvée. En signe de reconnaissance envers Vasile Stroescu, le journal *Răvaşul* de Cluj illustre le numéro du décembre 1910 avec son portrait, tout en mentionnant que « Nous avons le plaisir d'embellir ce numéro du *Răvaşul* avec le portrait du grand Roumain Vasile Stroescu, véritable intellectuel, qui comprend les besoins de la nation, vrai boyard, qui sait que ce n'est pas celui qui dit toujours 'Mon Seigneur', mais celui qui fait de bons faits, qui accomplit la volonté du Père céleste. Ce fils de la nation issue de la malheureuse Bessarabie est apparu comme un prophète à l'horizon de notre vie et l'a rassérénée avec ses réalisations lumineuses. »<sup>36</sup>

La même année, en signe de reconnaissance des mérites du grand mécène de la culture roumaine, l'Académie roumaine lui a accordé le titre de membre honoraire. Il est devenu aussi membre d'honneur de la Ligue culturelle. En remerciant pour l'honneur qu'on lui avait fait, Vasile Stroescu déclara : « Un fait, autrefois simple et normal, provoque à présent de l'étonnement et des rumeurs. Que sont-ils devenus les notables qui ont sacrifié leurs fortunes pour le bien de la nation ? Le paysan, d'une part, Paris et Monte Carlo, de l'autre, le savent bien. »<sup>37</sup>

Le mécénat de Vasile Stroescu illustre une époque spécifique des nations de l'Europe centrale et du Sud-Est, pour lesquelles la culture constituait une véritable religion, un élément identitaire, incarnant la nation-même ; elle l'était d'autant plus pour les nations dont l'identité était menacée par la politique des gouvernements mis au service de l'intérêt de la nation majoritaire. Pour les élites militantes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>, la culture était la préfiguration de l'État national, le but final de toute une téléologie nationale. Plus Vienne et Budapest tentaient d'imposer le concept d'État-nation, plus les élites nationales se concentraient sur le projet d'État national, identifié par l'unité culturelle.<sup>38</sup> Par son œuvre de mécène, Vasile Stroescu investissait dans une patrie qui à cette époque-là n'était que virtuelle. Il ne faisait en fait que respecter le credo de sa vie : « Livres, davantage de livres ! Écoles, davantage d'écoles ! Églises, davantage d'églises ! Voilà ce qui peut nous aider à élever nos âmes et acquérir le savoir... Je suis tout à fait à la disposition de mon pays avec l'esprit que

Dieu m'a donné, avec tout mon cœur et avec toute ma fortune... Je tiens au progrès de mon pays et non pas à ma gloire... »<sup>39</sup>

**A** LA FIN de la Première Guerre mondiale, dans les conditions de la dissolution des grands empires en Europe centrale et de l'Est, les élites roumaines ont mené à bien l'union de la Bessarabie, de la Bucovine et de la Transylvanie avec le Vieux Royaume. Le premier Parlement roumain, formé des représentants de toutes les provinces roumaines, se réunissait à l'Athénée roumain le 21 novembre 1919. Selon la relation de Petru Groza, le futur premier ministre pro-communiste, un homme « mince, voûté, la moustache et la barbe rasées », monta à la tribune et essaya de prendre la parole.<sup>40</sup> Il fut vite interrompu par des huées qui venaient du coin du Parti libéral. L'orateur parlait de l'exploitation de ceux qui travaillent et de « révolutions sociales ». « Et les seigneurs transylvains – avocats, propriétaires terriens, banquiers – contaminés par leurs collègues parlementaires, ne tardèrent pas à se solidariser avec les libéraux, poussés par l'instinct de conservation... J'ai demandé à un voisin libéral qui était l'homme qui parlait ; j'ai appris ainsi qu'il était Vasile Stroescu, le boyard qui depuis Davos Plaz envoyait des aides aux Transylvains. J'ai transmis ma stupéfaction à mes collègues transylvains, et elle fit vite le tour de la salle. Mais j'eus beau les regarder, leur visage ne trahissait aucune réaction, rien qui pût rappeler le souvenir des bienfaits dont cet homme nous avait accablés il y a à peine quelques années... »

Le riche boyard de Bessarabie a dépensé une grande partie de sa fortune pour aider les autres. Une autre partie est revenue, après la guerre, aux paysans, suite à la réforme agraire, très radicale en Bessarabie. Évidemment, Petru Groza exagère. Vasile Stroescu a été élu premier président du Parlement de la Grande Roumanie, il a été sénateur de Transylvanie, président d'honneur du Parti National Moldave. Bien des Transylvains l'ont tenu en haute estime au fil du temps.<sup>41</sup> Dans la vie politique de la Grande Roumanie, une nouvelle classe est apparue, avec des priorités différentes de celles de l'ancienne élite. Pour l'élite de l'entre-deux-guerres, l'important était d'harmoniser les nouvelles provinces avec les réalités culturelles et politique du Royaume roumain. C'était un projet dans lequel l'éducation continuait à représenter le facteur essentiel d'unification des Roumains, mais le principal bailleur de fonds était, cette fois-ci, l'État.

□

## Notes

1. Ernest Gellner, *Națiuni și naționalism. Noi perspective asupra trecutului*, trad., Bucurest, Antet, 1997 ; Benedict Anderson, *Comunități imaginate. Reflexii asupra originii și răspândirii naționalismului*, trad., Bucurest, Integral, 2000 ; Anthony D. Smith, *The Ethnic Origins of Nations*, Oxford, Blackwell, 1986, p. 136, 160.
2. *Magyar Statisztikai Évkönyv*, nouvelle série, 1910-1911, Budapest, 1911, p. 134.
3. Cornel Sigmirean, *Istoria formării intelectualității românești din Transilvania și Banat în epoca modernă*, Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană, 2000, p. 188.
4. *Ibid.*, p. 39-57.
5. *Ibid.*, p. 160.
6. Voir Szögi László, *Studenti români din Transilvania la universitățile din Europa în secolele XVI-XX*, Târgu-Mureș, Ed. Universității Petru Maior, 2011 ; Cornel Sigmirean, « Intelectualii români din Transilvania și universitățile din Europa (1801-1919) », in Cornel Sigmirean (dir.), *Universități, intelectuali și cultură în Transilvania secolului al XIX-lea*, Sibiu, ASTRA MUSEUM, 2013, p. 44-53 ; Ionuț Costea, « Academic Education in 18<sup>th</sup> Century Cluj », *Transylvanian Review*, vol. XVIII, n° 4, 2009, p. 32-45.
7. Cornel Sigmirean, « European University Cities and the Romanian Students: 19<sup>th</sup> Century Academic Itineraries », *Transylvanian Review*, vol. XX, supplément n° 4, 2011, p. 345-357.
8. Victor Onișor, « 10 ani din viața Societății Petru Maior », *Almanahul Societății de lectură Petru Maior*, Budapest, 1901, p. 9-22. Pour l'histoire de la Société Petru Maior voir Eugenia Glodariu, « Înființarea, organizarea și activitatea culturală desfășurată de Societatea Petru Maior a studenților români din Budapesta », *Acta Musei Napocensis*, XIII, 1976 ; *id.*, « Contribuția Societății Petru Maior la mișcarea cultural-națională și politică a românilor din Austro-Ungaria », *Acta Musei Napocensis*, XIV, 1977 ; Vasile Curticăpeanu, *Mișcarea culturală românească pentru unirea din 1918*, Bucurest, Ed. Științifică, 1968, p. 141-146 ; Maria Berényi, *Aspecte național-culturale din istoricul românilor din Ungaria (1785-1918)*, Budapest, Cărțile « Dunărea », Tankönyvkiadó, 1990, p. 80-81 ; *id.*, *Cultură românească la Budapesta în secolul al XIX-lea*, Giula, s.n., 2000, p. 93-109.
9. Cornel Sigmirean, « Loisirul în viața studenților români din Imperiul austro-ungar. Societăți, baluri, serate, cafenele », *Caiete de antropologie* (Cluj-Napoca), VIII, 2 (15), juillet-décembre 2009, p. 153.
10. *Românul* (Arad), n° 50, 9/22 avril 1912, p. 2.
11. Petru Groza, *Adio lumii vechi. Memorii*, Bucurest, Compania, 2003, p. 69.
12. Ion Bulei, « Un om rar : Vasile Stroescu », *Ziarul de duminică* (Bucarest), 2 décembre 2003, p. 3.
13. *Răvașul* (Cluj), VII, juin-juillet 1910, p. 200.
14. *Ibid.*, p. 198.
15. Bulei, « Un om rar : Vasile Stroescu », *op. cit.*, p. 3.
16. Mihail Iliev, « Vasile Stroescu și românii din Bihor », *Tyragetia* (Chișinău), nouvelle série, *Istorie. Muzeologie*, vol. VI (XXI), 2012, p. 253.
17. *Ibid.*, p. 254.

18. *Ibid.*, p. 255.
19. *Ibid.*
20. Bulei, « Un om rar : Vasile Stroescu », *op. cit.*, p. 2.
21. Sigmirean, *Istoria formării intelectualității românești*, *op. cit.*, p. 244.
22. Iliev, « Vasile Stroescu și românii din Bihor », *op. cit.*, p. 253.
23. « O scrisoare a d-lui Vasile Stroescu. O donație de 12 000 coroane pentru studenții români », *Seara* (Bucarest), 15 juillet 1912.
24. L'étudiant était Victor Groza, le frère de l'homme politique Petru Groza ; voir en ce sens Groza, *Adio lumii vechi*, *op. cit.*, p. 69.
25. Petru Groza, en vertu d'une lettre adressée par Vasile Stroescu à Victor Groza, à ce moment-là président de la Société Petru Maior, affirme que lors du jubilé de Budapest, le grand philanthrope aurait fait une donation de 50 000 couronnes à la société, soit l'équivalent de tout ce qu'elle avait réalisé pendant 50 ans. *Ibid.*, p. 71.
26. Octavian Goga, « Copiii nimănui », *Tribuna* (Arad), n° 240, 7/20 mai 1910.
27. Sigmirean, *Istoria intelectualității românești*, *op. cit.*, p. 284.
28. *Tribuna* (Sibiu), n° 266, 11/23 octobre 1897, p. 901-902.
29. *Tribuna* (Arad), n° 251, 21 novembre/4 décembre 1910, p. 1.
30. *Ibid.*, n° 251, 21 novembre/4 décembre 1910 ; n° 253, 23 novembre/6 décembre 1910, p. 1.
31. Dr. Ioan Mihiu, *Spicuri din gândurile mele. Politice. Culturale. Economice*, éd. Silviu Dragomir, Sibiu, Tiparul Tipografiei Arhidiecezane, 1938, p. 315 ; Maria Ghitta, « Dr. Ioan Mihiu and the "Romanian-Hungarian Peace" of 1910 : The History of a Failure », *Transylvanian Review*, vol. XXII, n° 4, 2013, p. 68-85.
32. Mihiu, *Spicuri din gândurile mele*, *op. cit.*, p. 314.
33. Keith Hitchins, *Afirmarea națiunii. Mișcarea națională românească din Transilvania 1860-1914*, trad., Bucarest, Ed. Enciclopedică, 2000, p. 346. Pour les négociations entre les Roumains et le gouvernement hongrois voir plus de détails chez Mihiu *Spicuri din gândurile mele*, *op. cit.*, et Liviu Maior, *Mișcarea națională românească din Transilvania, 1900-1914*, Cluj-Napoca, Dacia, 1986.
34. *Românul*, n° 26, 2/15 février 1912.
35. Direction départementale des Archives nationales Cluj, *Fond Ilie Dăianu*, Dossier 1059, f. 16.
36. *Răvașul*, VIII, décembre 1910, p. 399.
37. *Ibid.*, VIII, juin-juillet 1910, p. 245.
38. Liviu Maior, *Habsburgi și români. De la loialitatea dinastică la identitate națională*, Bucarest, Ed. Enciclopedică, 2006, p. 228.
39. Ștefan Teris.wordpress.com, « Vasile Stroescu : un nume reper în construcția identității noastre naționale ».
40. Groza, *Adio lumii vechi*, *op. cit.*, p. 73.
41. Sorina Paula Bolovan et Ioan Bolovan, « Vasile Stroescu dans la conscience publique de Transylvanie », *Transylvanian Review*, vol. XI, n° 2, 2002, p. 22-28.

**Abstract****A Maecenas of Romanian Culture in Transylvania: Vasile Stroescu**

Vasile Stroescu illustrates an epoch and a spirit. The end of the 19<sup>th</sup> century and the beginning of the 20<sup>th</sup> century was a period of unlimited confidence in culture and in the idea of national solidarity. Vasile Stroescu, born in an old noble family from Bessarabia (today the Republic of Moldova), owner of over 25,000 hectares of land, was one of the greatest Romanian philanthropists. In the period preceding the First World War, he provided approximately one million crowns in aid for the Romanian culture in Transylvania. Among the beneficiaries of the aid provided by Stroescu were also the Romanian students from Cluj and Budapest. The first book collection for the Romanian students from Cluj was achieved in 1912 with Stroescu's contribution. His action was considered by a newspaper of Cluj as "a historical gesture of today's Romanian consciousness."

**Keywords**

national solidarity, culture, philanthropist, students